

# ...et si nous retournions en Oranie!

## AUANT-PROPOS

Je viens redire, pour répondre à de nouvelles questions, que je ne suis pas écrivain, pas plus qu'historien, n'en n'ayant pas l'étoffe, et encore bien moins devin :... que cela soit dit une dernière fois. Je raconte dans mes chroniques ce que j'ai vu, entendu, retenu, ou appris par la lecture, au cours d'une longue existence de travail, de déplacements, d'assistant à des réunions ou conférences. J'ai dû abandonner à ORAN, ainsi que je l'avais déjà annoncé dans de précédentes chroniques, le contenu d'une importante bibliothèque, relative notamment à l'histoire de l'Algérie, qui m'aurait beaucoup aidé dans mes rédactions. Mais c'est aussi à la richesse de ma mémoire et à l'échange de nombreuses correspondances avec des compatriotes, que j'ai pu compléter et agrémenter depuis plus de 20 ans, mes différents écrits. Cela m'a permis d'établir des fiches de renseignements que je peux consulter à tout moment, lorsque ma pensée m'appelle à évoquer le pays perdu. D'autre part, s'il m'est arrivé de temps à autre de publier des faits importants, exactions, crimes et autres événements sur la période de notre drame, je le dois à un ouvrage qui est une sorte de répertoire sous forme d'un style fort simple, mais combien explicite et empreint de véracité, dont les nouvelles sont indiquées au jour le jour, en très peu de mots cependant. Cet ouvrage imprimé à MADRID contient bien sûr, du fait de son impression en terre étrangère, quelques coquilles et fautes d'orthographe relative surtout à des noms propres de villages, de lieux, de sites aussi à des patronymes.

Il est d'un format de 24/16, écrit recto et verso sur 530 pages, avec quelques illustrations fort suggestives, et son auteur, René ROSTAGNY, ancien journaliste à ALGER, décédé il y a quelques années, l'a "dédié à la mémoire de tous Ceux qui ont fait l'Algérie, qui ont souffert et sont morts pour avoir voulu la conserver à la France, à la mémoire aussi de Gabriel Léandre ROSTAGNY, originaire du Luc en Provence, qui fut colon à Philippeville, mon Père".

Je me dois d'ajouter que l'ouvrage a été exclusivement distribué par l'Amicale des Auteurs Editeurs des Editions de la Tour Saint-Jean "Gènes-Marseille-Madrid", dont le correspondant pour la France était M. Pierre DAVIN, N°48, rue Sainte-Victoire, 13 Marseille (6° Arrondt.).

Son titre, "LA GRANDE HONTE", du dépôt légal en 1967, que l'auteur m'a adressé, avec une amicale dédicace, dès que l'Amicale susvisée en a été l'unique dépositaire dans l'Hexagone.

Cela étant dit, tournons provisoirement cette page, et permettez-moi, amis lecteurs, d'ouvrir mon cœur à d'autres réflexions, sans prétendre me livrer à une littérature dite de l'écriture qui n'est pas de mon rayon, je le dis sans fausse modestie.

\*\*\*

J'ai toujours mis tout mon cœur dans mes pensées et les articles qui en ont découlé. C'est véritablement un besoin du cœur que d'écrire comme je le fais depuis de nombreuses années, et tant que j'en aurai la possibilité, je continuerai dans cette voie, Dieu merci par avance, car la vie est ainsi faite que rien n'est jamais terminé. Que l'on me permette d'ajouter que c'est toujours dans un souci de vérité que j'ai pensé et écrit mes chroniques. J'ai dit "besoin du cœur" et de faire tout mon possible pour en dire davantage à propos du cher pays perdu, parce que, comme BYRON, sans prétention aucune, "je sais que je ne m'endormirai pas où s'éveillèrent mes espérances..., mêlé à la terre où coururent mes pas..., pleuré de ceux qui furent en société avec mes jeunes années..., oublié du reste du monde!".

Mais avant la prochaine halte, je désirerais remercier ici un correspondant qui souhaite me lire très longtemps. Il s'agit d'un camarade de combat de 39/40 au 6ème Tirailleur, replié en Espagne, au chaud et brillant soleil de Jerez de la Frontera, proche du Portugal, où je lui souhaite de longs jours heureux. Je revois JEREZ par une tiède journée de septembre 1937, un demi siècle. Eclatante cité toute pleine de l'odeur de ses celliers à vin. JEREZ aux fenêtres fleuries comme à Naples. JEREZ entouré de vignobles qui s'étendent à perte de vue, me rappelant le parcours de Bou-Tléïs à Ain-Khial, celui de la plaine du Dahra. JEREZ aux "bodegas" (caves) célèbres qui forment des quartiers entiers. JEREZ aux "mozitas" brunes et aux yeux lumineux comme l'éclatant soleil d'Andalousie. JEREZ de la FRONTERA où, en fin de journée, l'on sent l'air iodé de la Méditerranée. Merci ami SALVADOR, originaire du SIG de m'avoir permis de "revoir" un certain passé et une heureuse plongée dans l'ère de mes souvenirs.

\*\*\*

### EN ROUTE VERS BOSQUET

Évoquons ensemble, bonnes gens de BOSQUET, ce lieu cher à vos cœurs, "où coururent vos pas", cet autre fleuron de ce que des salauds ont appelé, et encore à l'heure présente, notre COLONIALISME.

Ce beau village que nous allons atteindre au terme d'une fort belle promenade parmi les jardins de BACCHUS, en partant bien sûr de

de Mostaganem, jusqu'au Phare du Cap IVI, en suivant plus souvent le littoral... BOSQUET, de même que la plupart des Centres Spéciaux de Colonisation proches de Mostaganem, date des années 1848-49-50, et fut incorporé à la vaste Commune Mixte de Cassaigne. Mais ce n'est qu'en 1885 que ce village fut érigé en Commune de Plein Exercice et baptisé, si j'ose dire, du nom du Commandant du Bataillon de Tirailleurs Indigènes qui vit le jour en 1842 et qui, à vrai dire, est l'ancêtre du glorieux 2ème Tirailleur. Promu Général, c'est lui qui précisément à Mostaganem reçut les premiers colons pour Ain-Tédélès, Rivoli et Pont-du-Chélif, hébergés dès leur arrivée dans le casernement en bois du quartier dit Matemore. Maréchal de France, il considère avoir accompli un véritable sacerdoce et dit dans une de ses lettres : "C'est une vie d'enfer que cette Afrique, et cependant il ne m'est pas permis de la quitter, elle m'a saisi de ses griffes pour ne plus me lâcher...". Comme on le comprend, n'est-ce pas amis de là-bas ! Dans son "HISTOIRE de l'Armée Française", le Général WEYGAND, cet autre grand soldat dont nulle rue d'une ville de l'Hexagone ne porte le nom, lui rend hommage, un hommage qui rejallit sur tous ceux qui ont fait de l'Algérie cette œuvre extraordinaire, qu'ON NOUS A VOLÉE : "Cette vie multiple de conquérant, de diplomate, d'administrateur et de pionnier...".

Mais revenons au village et rappelons ce qu'en disait, en 1910 ou 12, Louis THIREAU, alors Maire de Mostaganem. "C'est sur le plateau de Darnassis, à 4 kilomètres de Ouillis, sur le territoire des Ouled Bou Rama et des Chouachi, qu'a été édifié le village. Les édifices communaux sont tous renfermés dans un bordj (petit fort) placé sur une hauteur à l'extrémité du village (on devine pourquoi).

Entre BOSQUET et CASSAIGNE se trouve une maisonnette d'apparence insignifiante qui appartenait jadis à Sidi Abdelkader Ben Cherif, le Chef de la secte des Derkaoua". J'ai connu, au 2ème Tirailleurs, de nombreux soldats du patronyme de DERKAOUI, qui, en fin de journée ou les jours fériés, à l'heure du quartier libre, se rendaient pour prier à la Zaouïa du descendant de la secte en question, proche de la caserne COLONIEU. Mais poursuivons les souvenirs de Louis THIREAU.

"C'est au commencement du dernier siècle que ce saint homme exerça son influence religieuse sur les tribus du Dahra, qu'il parvint, à soulever contre les Turcs. Il organisa une marche sur Mostaganem. Repoussé, il alla combattre près de Relizane le bey Mustapha, qui était avec sa troupe occupé à lever l'impôt. Toute l'escorte fut mise en déroute, et le bey seul, avec quelques fidèles, réussit à s'échapper. C'est alors que le bey d'Alger envoya contre Abdelkader ben Chérif des renforts turcs commandés par le bey Mekallef, qui jeta tous les insurgés du Dahra à la mer.

Le village de Bosquet est dans une situation très prospère. La mairie et les écoles sont installées dans le bordj".

Alors, le Maire de BOSQUET, le premier en somme, était un pionnier M. MACARY, et son adjoint s'appelait FERNANDEZ.

A l'heure de l'Adieu, le village était doté autrement qu'en 1885, et c'est une entité de valeur et de grandeur dans tous les sens, qui avait fait place aux modestes locaux du bordj. Une maison commune où j'ai connu Auguste RAESS, d'origine alsacienne, l'avant-dernier Maire, décédé avant l'exode, qui n'aura heureusement pas connu cette période douloureuse. Etrangeté du destin, alors que ses parents, pour rester Français avaient, eux, abandonné leur pays en 1870. Quel personnage attachant, combien sympathique, jovial, accueillant ! J'ai souvenir d'une invitation à un repas auquel avaient été conviées un certain nombre de personnalités et d'élus locaux, entre autres le Sous-Préfet de l'arrondissement, M. FREUND, alsacien, lui aussi, parfait mélomane et musicien, virtuose du piano. Je crois que c'était en 1950. Nous étions nombreux à l'attendre ce jour-là, depuis l'heure de l'apéro. Mais pas de sous-préfet à l'horizon, alors que le soleil était au zénith. Par téléphone, de la sous-préfecture, on avait prévenu qu'il avait pris sa voiture depuis plus d'une demi-heure, le temps approximatif pour effectuer le trajet, Mosta-Bosquet, une trentaine à peine de kilomètres.

Enfin, avec près d'une heure de retard, le véhicule faisait son entrée dans l'allée conduisant au lieu de rendez-vous. Que s'était-il passé ? Tout simplement une erreur de parcours : notre sous-préfet ne s'était pas arrêté en cours de route, comme son alter-ego des "Lettres de Mon Moulin" d'Alphonse DAUDET, mais avait pris la direction... d'Oran. C'est aux approches de la coquette cité chère à notre ami Lucien CHAILLOU (que je salue en passant), (Georges CLEMENCEAU"), qu'il se rendit compte de la méprise et fit demi-tour, avant qu'il était sorti de son appartement après avoir interprété préludes et sérénades de MOZART et que sous le charme il était parti en direction... de l'EST. Ce n'est pas une invention, mais bien la réalité. Mais nulle surprise parmi les convives, on le savait très distrait, surtout sensible, rêveur, tout en étant un parfait fonctionnaire et d'une grande courtoisie.

\*\*\*

Après cette parenthèse, quelques autres aspects du village : un centre de Santé, une Agence de la Caisse Régionale du Crédit Agricole dont le siège était à Mostaganem, une Cave Coopérative vinicole, une Coopérative de Travaux Agricoles, et, pour me résumer, tout ce qui était nécessaire aux activités d'un village moderne, avec aussi, outre le service permanent pour les abonnés au téléphone, une cabine avec indication des N° d'appel pour l'habitant dépourvu de ligne, et une cabine publique sur la plage, une belle plage de sable fin. En définitive, un lieu où il faisait bon vivre, comme un peu partout chez nous, où la population, d'un bout à l'autre du territoire, du nord au sud, d'ouest en Est, *ON n'avait pas les côtes en long* pour œuvrer et produire, où l'ON ne défilait qu'aux grandes célébrations, sans slogans, ni menaces, ni poings levés menaçants.

Sur le plan population, deux importantes "*tribus de Pieds Noirs*" profondément attachées à la terre : les MACARY, de la descendance du premier maire élu en 1885, et les SEIGNEZ, agriculteurs ou viticulteurs, complétées avec les mêmes sentiments, la même ardeur aux tâches de la terre et à l'amour de la patrie commune, par les DORIER, MARQUIER, SIBERT, BAUDY, MEYER, DROSS, LEOPOLD, BOUTIE, DE JEANSON que j'avais connu maire de la Commune en 1941 ou 42, avant le débarquement américain de Novembre 42, DESSEZ qui était en même temps distillateur, en somme la véritable ossature économique du village, et pardon si j'en oublie, si j'oublie notamment cette jeune fille dont le nom est sorti de ma mémoire, rencontrée un jour à CANNES, à un guichet du Crédit Lyonnais, repliée avec sa famille dans ce petit paradis de la Côte d'Azur.

Pas beaucoup de musulmans, concentrés, eux à Cassaigne, nouvelle sous-préfecture depuis la réforme administrative intervenue en 1956-57; mais un entrepreneur de Travaux Publics, Marcel VILLARET, apparenté je crois à un bourrelier d'Aïn-Kermès, village des Hautes-Plaines de l'ancienne commune mixte du Djebel Nador. Parmi les commerçants, M. NOGUES, le boulanger HAAS, un entrepreneur de Travaux Agricoles, M. GARCIA et sans doute, membre de sa famille, un homonyme commercialisant des vins, enfin deux fournisseurs de gaz butane, de ce gaz découvert par des Français dans ce SAHARA -n'est-ce pas Michel Debré ! - qui devait rester possession de la France. Aussi, bien sûr, cette nouvelle preuve de notre "*colonialisme destructeur*", un médecin, en raison de l'installation, d'un Centre de Santé Moderne, dont la population, les deux communautés confondues, exprimera son entière satisfaction. Cet ensemble existait bien avant et de loin avant l'heure de l'adieu à jamais. Enfin, avant de changer de décor pour nous rendre à Ouillis, à deux pas à vrai dire, voici quelques autres souvenirs se rapportant à l'ancien maire Auguste RAESS. A l'écouter et surtout à l'*entendre*, à mon retour à Oran, ce même jour de ma visite à son village, j'ai éprouvé un nouveau plaisir en relisant Erckmann et Chatrian dont des ouvrages ornaient sa bibliothèque et aussi la mienne et ce depuis longtemps, notamment "*l'ami FRITZ*" et certains "*Contes du LUNDI*" d'Alphonse DAUDET, non imaginaires mais véritables écrits et riches d'anecdotes, entre autres la plus belle à mon sens, "*LA DERNIERE CLASSE*", cette belle histoire vraie qui a été lue, relue, déclamée et fort goûtée par les générations d'Alsaciens, de 1871 à 1918 et, je crois, qui l'est encore de nos jours au pays des cigognes. Ces souvenirs étaient de nature à écouter et entendre le sous-préfet et son pays RAESS, à en évoquer quelques autres au cours d'un mémorable repas que je *revois*, me rappelant les jours heureux d'une certaine époque, où ces deux hommes aux racines amoureusement alsaciennes donnaient l'image de leur attachement viscéral à cette attachante province de l'Est chère à toute la France et, pour beaucoup, cette nostalgie du pays et de l'enfance. De cette enfance dont nous, Français d'Algérie, ne guérirons qu'au jour du grand voyage qui n'a pas de retour.